

HALTE 1

Les yeux de la Terre



«...Il me faudra la puissance de la nature, le feu du volcan, pour comprendre et alerter. Mais j'aurai aussi besoin de la fragilité du coquelicot. Ecouter ce que murmure le vent. Trembler, penser le début du printemps suivant. Je serai l'enfant vigilant, le grand frère de l'air. JE SERAI LES YEUX DE LA TERRE.»

Ces mots, Alain Serres les place dans la bouche d'un petit garçon, tout à la fin du livre qui porte ce beau titre. Ils sont comme un écho poétique à ce qu'écrit Yann Arthus-Bertrand dans la préface, évoquant ce qu'est pour lui la Terre vue du ciel :

«A regarder la Terre de tout là-haut, j'ai appris que la vie s'y trouvait partout et constituait un tout en perpétuelle évolution. La forêt, la rivière, le désert, la banquise, la montagne, l'île et l'océan s'y entremêlent. Le flamant rose des lacs salés africains ou l'ours solitaire des vastes étendues polaires y cohabitent avec nous, les hommes.

Chaque jour, plantes, animaux et humains donnent un nouveau visage à la Terre. C'est ce fabuleux mouvement de la vie qui continue à m'émouvoir à chacun de mes voyages comme au premier de mes vols.

...Comment pourrait-on rester silencieux avec une telle planète sous les yeux ?»

HALTE 2

Cette bonne terre fertile



Outre ce qui est pour nous la Terre avec un T majuscule, c'est à dire notre planète, le mot «terra» évoquait surtout en latin la terre ferme par opposition à l'air et à la mer. Pour parler du sol fertile, de ce que nous appelons communément «de la terre», on employait plutôt un autre mot, celui d'«humus». Humus... humilité... Il y a bien de quoi se sentir humble quand on découvre la richesse et l'importance de la biodiversité cachée sous nos pieds.

Imaginons que nous marchons à travers de riches pâturages où paissent des moutons. Sous chaque hectare de prairie se cache, dans les 30 premiers centimètres de profondeur invisibles à nos yeux, une vie foisonnante qui représente en poids, nous apprend le spécialiste des sols Daniel Nahon, l'équivalent de 500 moutons.

Les chercheurs en écologie des sols de l'Institut de recherche pour le développement ont ainsi pu recenser, sous un seul mètre carré de pré, plusieurs centaines d'individus de taille supérieure à 2 mm, appartenant à plusieurs dizaines d'espèces : fourmis et autres insectes variés, cloportes, mille-pattes et surtout lombrics, plus connus sous le nom de vers de terre; plusieurs milliers d'autres individus, de taille supérieure à 1/10 mm, acariens ou arthropodes apparentés aux insectes, appartenant eux à plusieurs centaines d'espèces; et une multitude d'organismes primitifs invisibles à l'oeil nu, dont un million de milliards de bactéries appartenant à des dizaines de milliers d'espèces et 50 km de

filaments microscopiques appartenant à plusieurs centaines d'espèces de champignons. Tout cela sous un mètre carré de pré...

C'est la lente interaction, pendant des millénaires, de tous ces organismes vivants avec les minéraux meubles, sable et argile, provenant de l'altération par la pluie des roches dures, qui nous a donné CETTE BONNE TERRE FERTILE que nous pouvons cultiver. La matière organique produite par la décomposition des plantes qui colonisent le sol meuble est en effet fragmentée, transformée et incorporée au sol par les organismes qui y vivent, comme par exemple les vers de terre qui, en s'y déplaçant, en l'ingérant et en y rejetant diverses substances, aèrent la structure du sol et en améliorent la composition.

Il faut 1000 ans pour que se constituent ainsi 10 centimètres de bonne terre, 3000 ans pour avoir une couche de terre arable de la profondeur d'une bêche. Alors, autant préserver cette incroyable richesse en évitant des pratiques qui la mettent en danger.

HALTE 3

Des millions de voisins



1990: Atanase Périfan, un jeune chef scout dont le nom sonne comme celui d'un héros de bandes dessinées, découvre que dans son quartier de Paris une vieille dame est morte seule dans son appartement, sans que personne ne le remarque pendant plus d'un mois. Il se dit que, pour que cela ne se reproduise plus, il faut que des voisins d'immeuble cessent de n'être, les uns pour les autres, que de simples noms sur des boîtes aux lettres.

1998: L'inspiration lui vient d'inviter par courrier les habitants de son petit quartier à prendre un verre, au bas de l'immeuble. «A l'heure dite», raconte-t-il, «il n'y avait personne... J'avais l'air un peu bête tout seul sur le trottoir avec mon bol de chips». Mais, petit à petit, des hommes et des femmes viennent se joindre à lui, trinquent, risquent quelques mots. Le pizzaïolo du coin offre des pizzas.

L'année suivante, avec un groupe d'amis, il lance le pari fou de renouveler l'opération, un même soir, dans tout le 17ème arrondissement de Paris. Et ça marche: ici et là, 10 000 personnes de 800 immeubles se retrouvent autour d'un verre pour une «Fête des voisins».

Le succès attire le succès. D'année en année, toujours plus de personnes, d'abord à Paris puis dans toute la France, se rassemblent au pied des immeubles, le dernier vendredi du mois de mai. Des gens qui s'ignoraient jusqu'alors sortent de chez eux pour partager, au delà d'une orangeade et de quelques chips, un petit moment de convivialité entre voisins.

2003: L'opération prend une dimension européenne, avec la Belgique. Succès confirmé l'année suivante: 500 000 européens, de Manchester à Istanbul et de Bruxelles à Porto, rejoignent les 3 millions de personnes qui, en France, participent à la Fête des voisins.

Aujourd'hui, c'est sur la planète entière que se retrouvent DES MILLIONS DE VOISINS dans une multitude de pays, 12 millions dans plus de 30 pays à ce jour, du Canada à Taïwan et de l'Albanie au Togo. En 2011, même à Sendaï au Japon, dans une ville pourtant durement frappée par le tsunami, les gens ont tenu à se regrouper entre voisins.

Tout ça parce qu'un homme n'est pas resté sourd à un appel, qu'il ne l'a pas étouffé sous l'édrédon des mille bonnes raisons pour ne pas sortir de chez lui. «Le plus dur», confie-t-il, «c'est de se lancer et d'aller à la rencontre de ses voisins.»

HALTE 4

Un océan de problèmes



Devant l'immensité de la mer, les hommes l'ont longtemps cru immuable, à la fois inaltérable et inépuisable : «la mer sera toujours la mer» ...comme si cette immensité la rendait simultanément capable d'absorber n'importe quoi sans qu'il n'y paraisse et de continuer à fournir à volonté nos tables en poissons et fruits de mer.

Alors, quand nous avons commencé à importer du pétrole vers nos pays toujours plus voraces en énergie pour nos industries, nos transports et notre chauffage, quand nous avons pu extraire ce pétrole en forant des puits dans les deltas, comme celui du Niger, ou à partir de plateformes situées en mer, comme dans le golfe du Mexique et sans doute un jour dans l'Arctique, nous avons laissé nos sociétés pétrolières rejeter des centaines de milliers de tonnes par an d'hydrocarbures dans la mer. Nous avons inventé l'expression «marées noires».

Quand nous avons été capables de transformer ce pétrole en matière plastique pour emballer nos produits, nous avons laissé nos déchets plastiques finir dans des décharges que nous avons laissées s'écrouler directement en mer ou dans des fleuves qui les y ont amenés ...sans nous soucier de ce que poissons, oiseaux et animaux marins allaient ingérer ces déchets dont des millions de tonnes par an partent dériver en mer jusqu'à venir se piéger dans des zones où ils tournent sans fin. Nous avons inventé l'expression «continents de plastique».

Quand nous avons pu avec la pêche industrielle exploiter sans limite les océans, hier dans les eaux des pays riches et aujourd'hui dans celles des pays en développement ou dans les grands fonds, nous avons laissé 1% des navires, ceux de la pêche la plus industrielle, réaliser 50% des prises à eux seuls et finir par épuiser les stocks de poissons comme la morue ou le thon rouge. Nous avons inventé le mot «sur-pêche».

Quand notre gaspillage d'énergies fossiles a produit de plus en plus de CO₂, nous n'avons pas changé notre mode de vie ...malgré l'augmentation, par effet de serre, de la température du globe qui risque d'entraîner une fonte des glaces et une montée du niveau de la mer, et celle, par dissolution d'une partie de ce CO₂, de l'acidité de l'eau de mer qui a un impact sur des organismes marins comme les coraux. Nous avons inventé les expressions «changement climatique» et «acidification des océans».

Nous qui avons pris notre garde-manger pour une poubelle, qui avons joué avec la climatisation de notre planète, à qui nous en prendre si nous nous retrouvons aujourd'hui face à UN Océan de problèmes ?

HALTE 5

La baignoire ou le steak



«Sécheresse: l'impossible partage de l'eau», titrait le journal Sud-Ouest dans un article traitant de la pénurie d'eau en Charente-Maritime durant l'été 2011. Depuis plusieurs étés déjà, les ostréiculteurs de Marennes-Oléron s'étaient alarmés devant le débit trop bas restant dans la Charente. Celle-ci n'apportait plus, l'été, assez d'eau douce dans l'estuaire et le littoral charentais pour y éviter un accroissement de la salinité dangereux pour leurs activités.

Fallait-il que chacun des riverains soit culpabilisé et remplace son bain par une douche, pour régler le problème des ostréiculteurs? Ce n'est pas si simple. L'hydrogéologue Ghislain de Marsily, dans son livre «L'eau, un trésor en partage», explique en effet qu'«il faut bien comprendre la différence entre prélèvement et consommation». L'eau prélevée dans les nappes souterraines ou les rivières, et utilisée pour le lavage ou les besoins sanitaires, n'est en fait pas «consommée» car, après épuration, elle retourne en presque totalité au milieu naturel, c'est à dire ici à la Charente ou un de ses affluents. Diminuer les prélèvements domestiques n'aurait donc pas changé grand chose.

En revanche, l'eau prélevée pour l'agriculture est, elle, véritablement consommée car, en partie transpirée par les plantes cultivées et en partie perdue par évaporation lors des aspersion en plein jour, elle ne retourne pas dans les rivières ou les nappes mais à l'atmosphère. Cette eau disparaît, comme «intégrée» dans les produits agricoles. Ce qui était donc en cause pour la Charente, c'est

que, dans les 30 dernières années, on était passé de pâturages et d'une agriculture diversifiée, arrosés par la pluie, à la culture de maïs irrigué, destiné à l'élevage de bovins et de volailles.

Le mode d'alimentation de chacun d'entre nous a donc une grande influence sur sa consommation réelle d'eau. Aussi incroyable que cela puisse paraître, chaque fois que je mange un steak frites, alors qu'il y a environ 200 litres d'eau intégrée dans ma portion de frites, il aura fallu, pour obtenir mes 200 g de boeuf engraisé avec du maïs irrigué, en consommer 3000 litres, c'est à dire le contenu d'au moins 15 baignoires.

Alors, sur quoi doit porter mon effort, LA BAIGNOIRE OU LE STEAK ? Chacun d'entre nous ne se sent pas forcément coupable là où réside sa responsabilité réelle.

HALTE 6

Pour que l'eau puisse jaillir



Dans leurs récits de voyage, les premiers Français qui visitèrent le Nord du Sahara dans la deuxième moitié du XIXème siècle décrivent comment, dans la vallée de l'oued R'hir où pourtant ne coulait aucun rivière pérenne, une eau abondante venait irriguer les jardins qui verdissaient au pied des nombreux palmiers-dattiers.

La confrérie des puisatiers, qui comprenait une quinzaine de personnes, savaient exploiter les ressources aquifères du sous-sol de la région. De l'eau s'y trouve en effet retenue sous pression, à plus d'une cinquantaine de mètres de profondeur, dans une épaisse couche de sable, juste sous une mince dalle de calcaire dur et imperméable.

Quand un vieux puits avait fini par complètement s'effondrer et se combler, il fallait en creuser un nouveau. Au début, on travaillait à sec, suspendu toujours plus profond au bout d'une corde, en extrayant à la main, avec une sorte de petite houe, le sable argileux que l'on remontait dans un couffin de cuir, et en fabriquant au fur et à mesure un coffrage en bois de palmier pour consolider les parois du trou. Et arrivait le moment où la dalle calcaire était enfin atteinte...

Le plus vieux des puisatiers, l'un de ceux qu'on appelait les «savants», se recueillait et descendait alors seul, attaché à une corde, au fond du puits. Il cassait à coup de pic la dalle de roche dure POUR QUE L'EAU PUISSE JAILLIR. Il remontait avec l'eau jaillissante, mais pas toujours assez vite pour éviter d'être noyé ou d'être écrasé par la chute d'étais ou de déblais. Il avait accepté ce risque pour que la vallée ait de l'eau en abondance.

L'eau sous forte pression amenant du sable qui encombrait le fond du puits, il fallait encore finir le travail. Pour cela, un des plus jeunes puisatiers, retirait son vêtement et, les oreilles bouchées avec de la laine imprégnée de graisse, se lestait les pieds, récitait une prière et, ayant fait provision d'air dans les poumons, disparaissait soudain dans l'eau, se laissant glisser le long d'une corde, dans le noir, à plus de 50 m de profondeur. Restant deux minutes en apnée, il remplissait de sable un couffin. Quand il remontait à la surface, un autre descendait à sa place.

Leurs poumons et leurs oreilles pâtissaient de ces plongées répétées. Les plus robustes d'entre eux seraient un jour appelés à risquer leur vie, comme le vieux «savant» venait de le faire.

HALTE 7

Communautés villageoises



Dans les années 70, les pays développés ont pensé améliorer les conditions de vie des populations rurales des pays en voie de développement, en leur transférant connaissances, compétences et ressources financières. Mais cette dépendance à l'égard de l'extérieur empêchait les communautés villageoises de prendre en main leur destin. A partir de cette observation s'est créée en Inde, en 1972, le Barefoot College (l'université des va-nu-pieds) pour former des paysans et des paysannes, souvent illettrés, à gérer eux-mêmes collectivement les questions relatives à l'eau potable ou à l'énergie.

Les villageois qui savaient déjà collecter individuellement les eaux de pluie pendant la mousson ont appris du Barefoot College à le faire à plus grande échelle. Utilisant leur propre savoir-faire, ils ont pu récupérer, à partir des toitures de bâtiments communautaires comme l'école du village, un grand volume d'eau potable et le stocker dans des réservoirs enterrés. Ces ouvrages, construits sans dépendre de ressources humaines, techniques ou financières extérieures, appartiennent à la communauté

villageoise et sont gérés par elle. L'alimentation étant ainsi assurée pendant la saison sèche, femmes et enfants n'ont plus à marcher, chaque jour, des kilomètres pour trouver l'eau nécessaire aux besoins de la famille.

L'électricité n'atteint pas les villages. Le fuel, qui fournit l'énergie nécessaire pour faire tourner les moteurs ou permettre l'éclairage, est très cher. Dans certaines régions, le bois manque même pour la cuisson des aliments. Les femmes ont d'abord appris avec le Barefoot College à construire des réchauds solaires paraboliques. Quand il a été décidé de couvrir les besoins en énergie des villages en captant l'énergie solaire avec des panneaux photovoltaïques, les villageois se sont organisés pour en assurer eux-mêmes le financement sur la base de ce que leur coûtait le fuel. Chaque village a délégué deux personnes, généralement des femmes, pour aller apprendre comment les installer, les entretenir et les réparer.

Il est prévu maintenant, là où la mousson est insuffisante et où les gens ne disposent que d'eau saumâtre, d'utiliser l'énergie solaire pour dessaler l'eau par osmose inverse. Ces petites unités de traitement seront, elles aussi, financées, construites, gérées et entretenues par les villageois. Ayant mis en commun leurs ressources et leurs savoirs, les COMMUNAUTÉS VILLAGEOISES ne sont plus dépendantes d'une assistance extérieure et sont devenues libres de leur destin.

HALTE 8

Chaque jour que Dieu fait



Lille, 2003: à l'occasion d'Assises sur le Développement Durable, un jardin éphémère est créé sur la Grand'Place pour attirer l'attention du grand public. Des palettes de récupération, un peu de système D, et voilà de belles jardinières surélevées. Et on a la surprise de voir des handicapés en fauteuil roulant, ou des personnes âgées appuyées sur leur canne, rester là de longs moments à contempler de près ces petits jardins, juste à la bonne hauteur pour eux qui ne peuvent pas se baisser pour toucher la terre.

On décide alors de se lancer dans la fabrication de tels meubles à jardiner. Des ateliers d'insertion sont mis dans le coup. Des personnes depuis longtemps éloignées de l'emploi réalisent divers prototypes pour simplifier le montage, testent différents bois pour leur durabilité. Des institutions pour handicapés physiques et mentaux, des maisons de retraite ou des services de gériatrie sont contactés. Des endroits qui fonctionnent en vase clos et où tous les jours se ressemblent voient soudain arriver des personnes de l'extérieur avec quelque chose de nouveau: ces «jardins pour tous».

Avec l'opportunité de jardiner reviennent, pour les pensionnaires, la notion du temps, le repérage dans l'espace, la capacité à exprimer un désir. Grâce au jardinage, ils s'obligent à sortir de leur chambre, discutent entre eux pour décider ce qu'ils vont repiquer -fleurs ou plants de tomate-, plongent avec délice dans la terre des mains qu'ils apprennent à maîtriser, ou bien retrouvent des gestes oubliés, se répartissent les tâches d'arrosage pour soigner leurs jardins... Toute une vie nouvelle se crée.

Car c'est bien de «création» qu'il s'agit. Se mettre à l'ouvrage pour faire advenir du neuf, de l'inouï, de l'inédit, du jamais vu, du meilleur qu'avant, et le faire pour d'autres et avec d'autres, occasionner des changements vers plus de vie, plus de joie partagée, permettre ce qui était jusque là impossible, redonner de nouvelles chances, offrir l'occasion de bonheurs nouveaux, c'est tout cela «créer» et, CHAQUE JOUR QUE DIEU FAIT, Il nous donne de le faire avec Lui, ...de le faire pour Sa plus grande gloire.

Et si, comme l'a dit St Irénée, «la gloire de Dieu, c'est l'Homme vivant», c'est l'Homme remis debout (au moins dans sa tête), qui n'est plus condamné à toujours recevoir l'aide des autres mais peut à nouveau donner, partager, avec un sourire retrouvé, le fruit de son travail. Alors, comment ne pas rendre grâce devant tous ces petits potagers qui poussent dans de modestes caisses surélevées, fabriquées avec soin par des gens en réinsertion pour des gens en situation de handicaps divers ?